

## Documents from Geneva Quaker Library

**Monastier, Hélène**

289.692 MON 2

Mon itinéraire spirituel : (Une longue route qui m'a amenée au Quakerisme) : [autobiographie] / Hélène Monastier. - [1968]. - 14 p. typographiées ; 30 cm. - "Lu par Hélène Monastier à une retraite d'Amis, à la Prise-Imer (Neuchâtel), en septembre 1964. Copié par Hildegard Schaumann en mars 1968". - En ligne : copie de l'exemplaire de la collection René Bovard (1900-1983) du Centre Martin Luther King

<https://www.swiss-quakers.ch/ge/library/e-documents/7399-HM-ItineraireSpirituel-OCR.pdf>  
Switzerland > History > Biography > Women / Quakers > Biography / Women > Biography / Monastier, Hélène, 1882-1976

---

The original copy of this document belongs to the Geneva Quaker library.  
La version originale de ce document appartient à la bibliothèque du groupe quaker de Genève.

Geneva Quaker Library / Bibliothèque du groupe quaker de Genève  
13 avenue du Mervelet, CH-1209 Genève  
[www.swiss-quakers.ch/ge/library/](http://www.swiss-quakers.ch/ge/library/)

The rights of the publishers and authors are reserved.  
Les droits des éditeurs et auteurs sont réservés.

7399

30.11.2020



Creative Commons Attribution-NonCommercial-Share Alike 3.0 License  
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/3.0/>

CENTRE M. L. KING  
COLLECTION René BOVARD  
GROUPE QUAKER  
DE GENEVE

H é l è n e M o n a s t i e r

M O N I T I N É R A I R E S P I R I T U E L

(Une longue route qui m'a amenée au Quakerisme)

TABLE DES MATIERES

- I. Enfance et adolescence
- II. La double vocation
- III. Sous le signe du service et de l'amitié
- IV. Un chemin nouveau: Le Quakerisme

Traduit en anglais: "The Friends' Quarterly" Oct. 1976

[CENAC-MLK: BR 1559]

[GMH: 289.692 MON 2]

Geneva M.M. Library  
Quaker House  
13 av. du Mervelet  
CH - 1209 Genève

## I. ENFANCE ET ADOLESCENCE

+++++

C'est à Payerne que j'ai passé mes dix premières années, dans l'atmosphère sereine d'une famille de pasteurs. Je n'avais qu'un frère Louis, de 12 ans plus âgé que moi et qui faisait ses études à Lausanne. J'ai donc été élevée un peu comme une enfant unique. A cela s'ajoutait le fait de mon infirmité qui augmentait la sollicitude de mes parents. J'aurais pu être terriblement gâtée. Heureusement, mes parents étaient pleins de bon sens; ils se sont bien gardés d'attirer mon attention sur ma paralysie, et m'ont encouragée à vivre comme un autre enfant. J'ai grimpé sur les arbres, j'ai fait des rondes dans la rue avec les enfants du voisinage — dans ce temps-là, la rue appartenait aux enfants! — et j'ai été une très heureuse petite fille.

A vrai dire, tous les soirs, il fallait se soumettre à une petite corvée. Mon bon père m'électrisait. C'était désagréable, mais surtout cela aurait pu être ennuyeux, si mes parents, tour à tour, ne m'avaient pas, pendant cette demi-heure, raconté des histoires. Celles de la Bible y ont passé et repassé, mais aussi des contes de fée, des récits de courses de montagne où il était question de précipices et d'avalanches... Comme j'avais beaucoup de sensibilité et d'imagination, ces récits m'excitaient un peu, et quand, le soir, on avait soufflé ma bougie, si je ne m'endormais pas tout de suite, j'avais souvent des terreurs. A grands cris j'appelais au secours. De l'autre bout de l'appartement accourait ma mère, ou bien ma fidèle Louise, notre servante ( ). On me rassurait, et ma mère, pour me calmer, me chantait un cantique ou me parlait de Dieu qui est toujours là ...

Telles furent mes premières impressions religieuses: sécurité retrouvée; amour qui dissipait l'obscurité.

Ces impressions s'intensifièrent lors d'une grave maladie que j'eus à sept ans: une mauvaise coqueluche dont les accès me causaient une grande angoisse. Ce qui me calmait le mieux, c'était d'écouter ma mère me chanter un vieux psaume du XVII<sup>ème</sup> siècle (Laufer 450) :

" J'aime mon Dieu, car son divin secours  
Montre qu'Il a ma clameur entendue ..."



Ce psaume, je le sais encore par coeur. Même si je ne comprenais pas chaque mot, il exprimait mon angoisse, mais m'apportait confiance et espoir. C'est vous dire aussi combien la piété de mes parents, vivante et simple, m'a portée dès mon enfance.

Payerne, notre jardin, mes petites amies, les jeux sur la place de l'abbatiale, tout cela m'était très cher. Je fus consternée quand mon père accepta de devenir bibliothécaire de la Faculté de théologie de l'Eglise libre du Canton de Vaud (dite "LA MÔME"). Quitter Payerne! C'était impensable. Je dis sans ambages à mon père qu'il ne devait pas abandonner son Eglise! Mais lui, si indulgent pour moi d'habitude, me remit sévèrement à ma place; et je compris obscurément que les grandes personnes, elles aussi, devaient obéir à des directions mystérieuses, mais impératives ...

Donc, au printemps 1893 on s'installa à Lausanne. Deux choses me réconcilièrent avec cette nouvelle vie: la présence de mon grand frère - il étudia à "la Môme" - et l'ECOLE VINET (on l'appelait alors "Ecole Godet", du nom de sa directrice). J'y fus profondément heureuse. C'était une grande famille et j'y fis bientôt des amies. Je n'oubliais pas celles de Payerne, où je retournais pour toutes les vacances!

Mais il s'agit de ma formation religieuse: A Lausanne, elle se présentait sous trois aspects: le culte de famille, l'école du dimanche et...l'Ecole.

Je dois avouer que le culte de famille m'ennuyait profondément. Les belles histoires, je les connaissais; quant au reste, je le trouvais assommant. La prière par laquelle mon père terminait le culte m'impressionnait toutefois par sa ferveur et sa simplicité. Les personnes pour lesquelles il priait me paraissaient être en bonnes mains! - J'aimais bien l'école du dimanche où l'on chantait avec tant d'entrain. Mais c'est à l'Ecole Vinet que j'ai appris à aimer la Bible et à la connaître, grâce au remarquable enseignement de la directrice, Mlle Godet.

C'est elle qui nous a donné à travers l'Ancien Testament l'histoire du peuple d'Israël un fil conducteur. Elle m'a, par exemple, révélé le rôle des prophètes hébreux. A 14 ans, je lisais pour mon plaisir "La Mission du Prophète Ezéchiel" (Lucien Gautier). Elie, Jérémie, mais aussi Amos, Michée, Habakuk m'étaient aussi familiers que Abraham ou Joseph.

Autre chose à laquelle Mlle Godet nous rendait attentives: la poésie des psaumes et des écrits prophétiques. Si je sais par coeur

un certain nombre de ces magnifiques passages qui viennent alimenter, aujourd'hui, le silence du culte quaker, c'est à ma directrice que je le dois. A travers les livres de l'Ancien Testament, elle nous amenait au Christ des Evangiles. Bref, elle sut nous montrer la BIBLE comme un livre vivant, merveilleux, valant toute une bibliothèque.

Les premières critiques au sujet de l'inspiration de la Bible me vinrent d'un tout autre côté. Mon cousin Louis Noir, de 5 ans mon aîné, faisait sa théologie. Un jour — j'avais 16 ans peut-être — il me fit prendre des cra<sup>v</sup>ons rouge et bleu, et me montra dans la Bible la trace des divers documents relatant la création, le déluge, ou l'histoire de Joseph. (Je trouve encore dans ma Bible seconde, les traits bleus qui marquent le document Jahviste — ou l'Elohiste.) Devant les différences dans ces récits, je restais troublée. Lequel était inspiré ? ... Ce fut là le début de l'évolution qui devait m'amener à un christianisme libéral très large, affranchi de la lettre.

Ces tendances hérétiques ne m'empêchèrent pas, à 16 ans, de terminer avec conviction mon instruction religieuse, de prendre à 17 ans un groupe de petits à l'école du dimanche de St. Roche, et de devenir un membre fervent de l'Eglise libre de Lausanne.

Insensiblement, je passais de l'adolescence à la jeunesse. Quand je repasse cette période de ma vie, religieuse, j'y distingue, à côté de l'élément biblique et ecclésiastique, des traces de vie mystique, des instants de bonheur intense, tout à fait indépendants des circonstances, qui surgissaient tout à coup, à l'improviste. Ils étaient fugitifs, mais ; laissaient l'impression que Dieu avait été là; une fois dans ma chambre, en Allemagne, - une autre fois dans une cuisine, - à la chapelle des Terreaux, - à la montagne sous des sapins... Bien que très fugitifs, ces moments me donnaient une grande joie et affermissaient ma foi. Je les appelais "les moments de grâce". J'aurais bien voulu qu'ils soient plus fréquents, et je priais ardemment pour qu'ils reviennent. Il fallut bien des années pour que je comprenne que ces moments étaient donnés librement, mais ne devaient pas être réclamés. Un jour la réponse fut nette: "NE DEMANDE RIEN POUR TOI ! "

Pendant que j'en suis à ces expériences, il faut que je vous en cite une autre qui touche à mon infirmité.

Je vous ai dit que durant mon enfance, je n'en avais pas souffert. Il en fut autrement pendant mon adolescence et ma jeunesse, dans les années où la jeune fille s'éveille à la vie sentimentale et rêve de fonder un foyer. Certes j'étais gaie, j'avais une vie intéressante et heureuse



parce que je pensais très peu à ma jambe paralysée. Mais je ne pouvais supporter qu'on y fît allusion. Or il y a toujours des braves gens qui croient devoir souligner leur sympathie — les petits enfants, dans leur candeur, peuvent être très cruels. A un moment donné j'étais devenue si sensitive que, lorsque je rencontrais le mot 'boiter', ou 'boiteuse', je pouvais à peine les articuler.

Il va sans dire que je ne parlais à personne de mon chagrin. J'avais, toutefois, une amie intime, une infirmière qui travaillait comme assistante du Dr ROUX. Elle se rendait compte de ma peine et me conseilla de consulter le grand chirurgien. Peut-être pourrait-il améliorer l'état de ma jambe. Je me décidai à le voir. Il fut encourageant et une opération fut décidée. J'avais 27 ans.

La veille de l'opération, j'étais déjà à la clinique, le cœur assez remuant, lorsque me parvint une lettre. Un ami\* avait transcrit pour moi de longs fragments de la PRIERE DE PASCAL POUR LE BON USAGE DES MALADIES. Vous en connaissez sans doute la teneur. Je n'en cite que quelques lignes:

"Seigneur, Vous seul savez ce qui m'est expédient; vous êtes le souverain maître, faites ce que vous voudrez. Donnez moi, ôtez moi, mais conformez ma volonté à la vôtre; que, dans une soumission humble et parfaite et dans une sainte confiance, je me dispense à recevoir les ordres de votre Providence, et que j'adore également tout ce que me vient de vous .....

Seigneur, je sais que je ne sais qu'une chose, c'est qu'il est bon de vous suivre .....

Cette prière, je la lus et la relus; je l'appris par cœur; mieux que cela: je la fis mienne. Et je m'endormis prête à accepter le résultat de l'opération, quel qu'il fût.

Quel fut-il, ce résultat?

Physiquement, l'amélioration fut minime, mais moralement elle fut immense. D'abord le "tabou" qui me rendait si pénible de parler de mon malheur avait été brisé; la prière de Pascal m'avait amenée à prendre une attitude nouvelle, non de fuite, mais d'acceptation. Je le constatai bientôt: à quelqu'un qui me proposait je ne sais quelle guérison par la prière, je pus répondre gaiement: "Merci de votre sollicitude; je me considère comme guérie. "

Ce ne fut pas la seule occasion où la prière de Pascal m'a soutenue et m'a montré le chemin à suivre.

---

\*Mon ami Sam. Gagnebin, qui, encore aujourd'hui, est mon meilleur ami.

## II. LA DOUBLE VOCATION

+++++

Je reviens un peu en arrière. Trois années s'étaient écoulées depuis ma sortie du gymnase et du Cours pratique d'Enseignement où s'était précisée ma vocation d'institutrice. — Etudes poursuivies en Allemagne, à Lausanne, en Angleterre. Période de grand développement intellectuel.

Un concours fait pour l' "Ecole de la solidarité morale", des lectures, le théâtre de Björnson, d'Ibsen, de Hauptmann, me firent découvrir la question sociale, les conditions de la vie des ouvriers, le chômage, la lutte de classe, le socialisme .....

Déjà s'esquissait pour moi une double vocation: je désirais m'occuper d'enfants, mais d'autre part, mes privilèges me pesaient ... Je désirais ardemment m'approcher du peuple ouvrier.

Or en 1904, je fus appelée aux fonctions de maîtresse de classe de quatrième à l'Ecole Vinet. J'avais à peine 22 ans. J'étais inexpérimentée et incompetente! (Je me rappelle mon tremblement quand je devais entrer en classe) Ce qui me sauva, c'est probablement mon enthousiasme et ma gaieté. Les enfants aiment la jeunesse et la gaieté !

Et puis j'eus un soutien considérable en mes collègues. Elles m'avaient connue enfant et étaient prêtes à m'aider, à me conseiller. Il y avait parmi elles des personnalités hors lignes; je pense à Mlle Dutoit, qui, déjà au début du siècle, était féministe militante!, à Marie Butts qui me précéda dans la Société des Amis. Nous formions un cercle très uni et très gai. Jamais nous ne parlions de questions de salaires. L'Ecole ne recevait pas de subsides; nous étions donc peu payées et acceptions cela comme un honneur.

Et la Directrice ! C'est elle, Mlle Godet, qui me forma. Non sans émoi je la voyait entrer dans ma classe, prendre des notes... je savais ce qui m'attendait! Mes ses critiques étaient stimulantes; elle savait nous encourager à rester ouvertes, à fuir la routine. Que de fois elle m'engagea à suivre un cours, à prendre congé pour assister à tel congrès aux journées de l'Association chrétienne d'étudiants .... à fréquenter

### LA MAISON DU PEUPLE .

Et c'est de la Maison du Peuple que "l'autre appel" me parvint. Si vous avez lu Péguy, vous savez que, à la fin du siècle dernier, après l'Affaire Dreyfuss, étaient nées en France des Universités populaires. A Lausanne aussi, quelques professeurs et étudiants s'étaient intéressés à cette idée. Ils avaient eu l'appui d' Anton SUTER.

Anton Suter était un de ces riches qui souffrent d'être riches. Très



cultivé, il voulait mettre à la portée du monde ouvrier les trésors de l'art et de la culture, et pour cela fonder une MAISON DU PEUPLE. Il fit l'achat, à la Caroline, d'une maison comprenant une grande salle et plusieurs locaux avoisinants. De ses deniers, il fonda une bibliothèque (revues d'avant-garde, questions sociales, etc.). Une commission s'occupa d'organiser des conférences... Enfin Anton Suter dota la ville de Lausanne d'un orchestre. Chaque semaine, il y avait à la M. du P. des concerts merveilleux. Il voulait créer aussi une "JEUNE MAISON DU PEUPLE", et fit appel pour cela à Mlle Witz, une femme pleine d'initiative et aimant la jeunesse. Pour s'occuper des garçons, Mlle Witz fit appel à des étudiants; pour les filles, à de jeunes institutrices.

C'est au cours de ma première année d'enseignement qu'une de mes amies me demanda d'entrer avec elle dans la "Jeune Maison du Peuple", une sorte de club pour apprenties et jeunes ouvrières. Cela correspondait exactement à mes désirs. Au printemps 1905, je pénétrai pour la première fois dans la salle basse où se réunissaient chaque semaine une trentaine de jeunes filles. Expérience inoubliable! Il se créa entre nous des relations d'une fraîcheur délicieuse: nous chantions ensemble (sous les ordres, tout d'abord, de Germaine Ceresole), nous jouions, nous partageions mille intérêts. Des amitiés se créaient, dont certaines perdurent encore.

Nous les privilégiées, nous découvrions les problèmes de nos jeunes amies. Nous découvrions les quartiers miséreux de Lausanne, sales et sordides. Plusieurs de ces jeunes filles furent frappées de tuberculose; nous les visitions, nous les voyions mourir! Et cela nous liait encore davantage à ce petit monde. Quelle ambiance se créait entre nous! Le cercle s'élargissait... Nous étions cinquante, cent....

La "JEUNE MAISON" des garçons, elle suscitait de nombreux problèmes. A des apprentis de 15 à 18 ans, on voulait apporter de <sup>de</sup> nouveaux intérêts; on voulait les préparer à être de bons militants, les ouvrir aux questions du jour... Ils ne s'en souciaient pas! Ils venaient là pour jouer aux cartes et bavarder.

Les étudiants qui aidaient Mlle Witz à s'occuper d'eux étaient peut-être trop intellectuels pour ces garçons frustes: René Guisan, les frères Gagnevin, le futur Dr Bertholet se décourageaient. Mlle Witz nous demanda notre aide, et ce fut là aussi un champ d'expériences! Un soir, nous leur avions amené Edmond Privat pour une causerie. Les garçons s'en allèrent les uns après les autres et finirent par nous enfermer dans le local! L'ouvrier plâtrier Bornand, notre collaborateur, avait plus de succès que les étudiants. On l'écoutait volontiers parler du "compagnonnage". Ces garçons pouvaient être gentils. Un soir d'hiver, je



me trouvaï seule avec une douzaine de ces gars. Je n'étais pas très rassurée! Ils furent parfaitement corrects pendant que je leur lisais la lecture. Il y avait en eux une certaine sentimentalité. Ils chantaient -- avec trémolos -- des romances:

"Nous autres les bannis, nous autres les errants.....

Nous écoutons chanter la berceuse aux étoiles..... "

Cette "JEUNE MAISON DU PEUPLE" des garçons ne fut pas un succès.

Je garde un souvenir vivant des séances pour responsables qui devinrent un vrai cercle d'études présidé par René Guisan et où venaient non seulement des étudiants, mais des ouvriers (Bornand, anarchiste, syndicaliste et libre-penseur). Nous avons étudié ensemble "L'Irreligion de l'Avenir" de Guyau, et surtout le fameux livre de Sorel: "Réflexions sur la Violence". Ces livres me "brassèrent" comme il faut!; et plus encore les contacts que j'eus l'occasion de faire à la commission des conférences, et à la bibliothèque avec des anarchistes et des libres-penseurs.

Les ANARCHISTES ! formaient un groupe violemment opposé à tout paternalisme. Ils voulaient non la collaboration, mais la lutte de classes. J'entends encore l'ouvrier Carli crier "Camarades, emparez-vous de la Maison du Peuple!" - et M. Suter répondre avec un sourire navré: "Elle est à vous...." Nous étions, bien sûr, avec M. Suter contre les anarchistes. Cependant j'étais sensible à l'idéal des libertaires, et les idées d'un Kropotkine me plaisaient plus que le socialisme marxiste!

L'expérience avec les anarchistes de la Maison du Peuple finit bien: M. Guisan causait souvent avec eux et les gagna à plus de tolérance. Un des pires énergumènes finit par convenir qu'il avait été injuste à l'égard de Anton Suter, et à faire publiquement son mea culpa.

J'avais également acquis leur confiance. Après l'assassinat de l'éducateur espagnol FERRER, le groupe anarchiste de Lausanne avait créé une "ECOLE FERRER", une sorte d'école nouvelle où se faisait de très bon travail. L'instituteur tomba malade. Une équipe d'ouvriers vint à la rescousse, mais ça ne suffisait pas. On me demanda de collaborer; j'offris une après-midi et un cours de géographie: les voyages des grands explorateurs: Nansen, Sven Hedin, Livingstone, Stanley.... Ce fut une belle expérience. Quelquefois, nous quittions la rue Madeleine, allions au bois de Sauvabelin et suspendions la carte d'Afrique à un hêtre...

J'avais des contacts aussi avec les LIBRES-PENSEURS. La LIBRE PENSÉE à cette époque (1911 - 1915) était très virulente et intransigeante. Le président, Peytrequin, un grand gaillard maigre à cheveux flottants, me faisait grand peur par ses violents propos. Cependant, quand je fus désignée pour la "Commission de la Bibliothèque",

et que j'eus l'occasion, semaine après semaine, de travailler avec lui, j'appris à voir ses solides qualités. Nous devinmes de bons camarades. Bien qu'il sût très bien "que j'étais une môme", il finit par m'adopter. "Bonsoir, mes soeurs!" disait-il en entrant dans la petite salle où je me trouvais avec Eva Thévenaz !

### Socialisme chrétien.

Si tout le monde savait, à la Maison du Peuple, que nous étions chrétiens, c'est qu'il s'était fondé, dès 1910, un groupe de croyants qui avait ses assises à la Maison du Peuple. Le professeur Paul Passy, de la Sorbonne, chef du Socialisme chrétien de France, avait fait des causeries à Lausanne et, sous son égide, un petit groupe s'était formé: quelques ouvriers italiens, quelques jeunes membres de l'Union chrétienne (Arthur Boret), un vieil ouvrier, charretier, qui venait dans ses habits de travail. Ma cousine et moi étions parmi les plus enthousiastes. Lorsque Ernest Gloor, étudiant en médecine, apporta son dynamisme et son prestige à ce petit groupe socialiste-chrétien, celui-ci prit une vitalité réjouissante.

Ce ne fut jamais un "parti". Certains de ses membres se joignirent, il est vrai, au parti socialiste et lui fournirent des militants appréciés; mais le groupe en soi ne faisait pas de politique active. Il avait sa vie propre — une vraie "vie de famille" (nous nous tutoyions nous!), et une vie culturelle. Notre "Classe d'étude", ouverte largement, fut longtemps un foyer d'études vivantes et variées: les pionniers de Rochdale et la Coopération, Proudhon, Marx, Fourier... Toute l'histoire du socialisme et du syndicalisme y passa. Et quelles belles discussions! Elles se prolongeaient tard dans la nuit.

Le guet avait sonné "12" quand, par la rue de Bourg et le Grand Pont, nous rentrions, ma cousine et moi, escortées par le bon "Papa Favre", ou par nos jeunes camarades....

**Et le lendemain matin, je retournais à l'Ecole Vinet, enseigner à des jeunes filles de la bourgeoisie le français, l'histoire, la géographie... et l'histoire biblique**

---

J'ai essayé de vous montrer cette double activité qui s'est poursuivie pendant de longues années. Je précise:

#### D'un côté

La famille,  
L'Eglise,  
L'Ecole.

#### De l'autre côté

"LA JEUNE",  
La Maison du Peuple:  
contacts ouvriers,  
Socialisme chrétien.



Vie passionnément intéressante, riche, variée, mais absorbante et difficile.

Famille: Je bénis mes parents pour leur largeur de vues. Mon père, vieux libéral, pas d'accord, mais respectant ma liberté. Ma mère qui voulait me comprendre et m'accompagnait à la Maison du Peuple entre 60 et 70 ans. Et la façon dont mes parents recevaient mes amis!

A l'Eglise pas de difficultés.

Mais à l'Ecole!

La bourgeoisie regardait de très mauvais oeil l'activité de la Maison du Peuple. Depuis 1911 régnait dans la classe ouvrière une grande agitation: Mouvements de salaire, volonté d'obtenir la journée de 8 heures, série de grèves sur le plan professionnel, voire de grèves générales. Lausanne eut sa "grève générale"! Les aînés ici se rappellent la grève générale de 1918, Gloor arrêté sur St François comme agitateur et condamné à quelques mois de prison ...(Nous allions chanter sous les fenêtres de l'Evêché !)

Mon activité dans ses milieux "subversifs" n'avait rien de secret. J'avais souvent donné ma signature pour des manifestes; mon nom s'était vu sur des affiches; et, surtout lorsque je devins, dès 1913, présidente romande des Socialistes chrétiens, j'eus souvent à m'affirmer.

Des parents d'élèves s'inquiétèrent et écrivirent au Conseil de l'Ecole Vinet. Je reçus une lettre anonyme (une seule!). Il y eut des articles malveillants dans "la REVUE". Je me demande si dans une école officielle on m'aurait tolérée. L'Ecole Vinet respecta ma liberté. Ce n'était pas pour rien qu'elle porte le nom de Vinet — l'auteur de l'ESSAI SUR LA MANIFESTATION DES CONVICTIONS RELIGIEUSES !

Cependant la position était difficile pour l'Ecole, dont la situation financière était précaire. Je n'aurais pas voulu lui faire du tort!! Deux fois, j'offris de démissionner. On voulut bien me retenir. Je fis, bien entendu, tout mon possible pour que sur le terrain de mon enseignement on n'eût rien à me reprocher. Le constant souci d'être fidèle à ma double vocation a, pendant plus de trente ans, été ma préoccupation dominante. Cela a été pour moi une discipline très salutaire. Je ne suis pas une nature combative. Il y avait en moi — par simple désir d'harmonie avec mon entourage — une tendance dangereuse aux compromis, voire à la lâcheté. (((Chère Hélène, permet-nous d'en douter !)))

Si avec l'aide de Dieu j'ai pu y résister, je le dois aussi à l'appui que j'ai trouvé chez mes collègues, et chez mes amis. L'amitié jouait dans ma vie déjà un rôle très grand. Dans la période <sup>qui</sup> va suivre, ce rôle va grandir encore.

III. SOUS LE SIGNE DU SERVICE ET  
+++++

DE L'AMITIE  
+++++

La guerre de 1914 - 1918 augmenta encore les tensions. Elle fit de nous des pacifistes. Si elle desserra certains liens, elle en créa d'autres.

Au moment où un fossé se creusait entre Suisses alémaniques et Suisses romands, la guerre nous rapprocha au contraire de la petite minorité dont Leonhard Ragaz était le chef. Cette grande personnalité religieuse qui avait embrassé passionnément la cause du monde ouvrier devint pour moi un guide spirituel. Une belle amitié me lia avec sa femme et avec lui. La revue de RAGAZ, "NEUE WEGE", devint mon grand réconfort, et j'écrivis deux articles sur "Le mouvement religieux de la Suisse allemande" et sur "LEONHARD RAGAZ", qui parurent dans la Revue de théologie et de philosophie. C'est par ces articles que l'attention de Pierre Ceresole fut attirée sur ce courant de pensée.

En Suisse romande aussi, le Socialisme chrétien s'affirmait. La guerre avait fait de nous des pacifistes. Quand nous apprîmes qu'un jeune instituteur vaudois, John Baudraz, avait refusé de servir plus longtemps dans l'armée suisse, nous nous constituâmes ses défenseurs. Il a raconté dans "Le livre de l'amitié" nos premières rencontres. J'aurais peine à dire l'impression que m'a fait cet homme et le jugement militaire qui, le 16 juillet 1916, le condamna. Il a dès lors compté parmi mes proches amis.

Mais la plus belle de ces amitiés fut celle qui me lia avec  
Pierre Ceresole.

Au cours de la soirée du 2 mai 1917, j'entendis l'appel qu'il adressa, à la Salle Centrale de Lausanne, à ses auditeurs dans son "DERNIER RECOURS", nous demandant de nous joindre à sa croisade pacifique. C'est ce soir-là que commença notre collaboration. Elle dura 27 années, jusqu'à la mort de Pierre. (Maintenant encore, dans un certain sens, elle se poursuit.)

Il est à peine nécessaire que je parle ici de cette collaboration magnifique, puisqu'elle est relatée, indirectement, dans "PIERRE CERESOLE, D'APRES SA CORRESPONDANCE". Non seulement j'ai cité une foule de lettres qui m'étaient adressées, mais en racontant l'histoire des premiers chantiers du Service Civil International, et les péripéties de la vie de P.C., je touche à des faits qui ont été au centre de ma vie pendant ces 27 ans.

Ce livre est dans une large mesure un "LIVRE DE L'AMITIE" — mais



de l'amitié dans le service. Il ne s'agissait pas de "nous regarder l'un l'autre", mais bien de regarder dans la même direction. Pierre, en nous appelant à collaborer avec lui, nous élevait sur un plan où il n'y avait plus de place pour les désirs personnels. Il y fallait le désintéressement le plus complet. -

De là les apports amicaux, fraternels qui se sont créés entre lui et nous, mais aussi entre ses autres collaborateurs. Je pense aux merveilleuses amitiés qui se sont créées entre les "soeurs" du SCI !: entre Elisabeth Blaser, Clara Waldvogel et moi. Et également entre volontaires des deux sexes. Nous avons formé une vraie famille spirituelle. (Lise David Ceresole; Gandhi.)

Le travail avec Pierre Ceresole pour le Service Civil favorisa aussi l'épanouissement de notre foi. Chacun de nos premiers chantiers fut le résultat d'un acte de foi, car chacun paraissait chimérique. Le service de Somo, celui du Liechtenstein pouvaient paraître de folles entreprises. Mais, quand Pierre lançait son ordre de mobilisation à ses amis: "Venez, même si cela est impossible!", ils étaient galvanisés. J'ai appris à cette école que, lorsque des gens convaincus font "l'impossible", l'impossible devient réalité .

A cette même école s'est fortifiée mon indépendance d'esprit. Il en fallait pour travailler avec Pierre. Non seulement pour se solidariser avec lui — nous étions fiers de le faire — mais aussi, quelquefois, pour lui dire NON. Il m'est arrivé de devoir combattre telle de ses initiatives. Il lui est quelquefois arrivé de céder, ou du moins de revoir sa décision. Mais un jour — je ne sais plus à quel propos — que je "freinais" au nom du bon sens, il me dit sévèrement: "Tu ne m'arrêteras pas!" . Et je me fis toute petite. La plus rude épreuve eut lieu en 1940, lorsqu'il publia son "Mémoire", un véritable réquisitoire où il prenait violemment à partie le général Guisan, le major De Vallière, et d'autres personnalités. Il aurait trouvé naturel que nous signions ce pamphlet avec lui. Mais c'était tout à fait contre mon sentiment — contre celui de Lise aussi. Je refusai de signer. Pierre comprit mais fut attristé. Il écrit (p. 166):

"A mes risques et périls, ces choses doivent être dites. L'épreuve réelle, c'est de sentir des doutes chez les meilleurs amis, c'est de ne pas se sentir d'accord.....Encore est-il extrêmement nécessaire que ces doutes soient exprimés. C'est un test nécessaire. Le premier devoir pour chacun est d'obéir librement et courageusement à sa conscience."

Ces divergences étaient rares, et le plus souvent notre amitié était sans nuages. Un de mes plus beaux souvenirs est celui du mariage de Pierre et de Lise, qu'ils me demandèrent de présider. Et les belles

jours passés ensemble à Neuchâtel ou au Daley! Et encore les entretiens d'ordre religieux que nous eûmes devant ma cheminée ou chez les Miéville, et que Pierre préférait aux "meetings quaker" proprement dit. Dans le domaine religieux, Pierre Ceresole m'a libérée. Lui, Edmond Privat et Henri Miéville m'ont aidée à poursuivre l'évolution commencée dans ma jeunesse, transformant mes conceptions de Dieu, du Christ, de la prière, et les approfondissant. (Si vous avez lu "Vivre sa Vérité", et "Aux Indes pour la Paix Vivante", vous saurez quelle inspiration on retire de la pensée religieuse de Pierre.

Une amitié comme celle-là vous forge et donne un sens à votre vie.

#### IV. UN CHEMIN NOUVEAU : LE QUAKERISME +++++

A l'égard de Pierre Ceresole, j'ai encore une autre dette: il contribua à me faire apprécier et aimer le QUAKERISME.

Dès mon enfance, j'avais entendu parler des Quakers: par LA CASE DE L'ONCLE TOM, tout d'abord, puis par la fameuse lettre de Voltaire, "Visite à un Quaker". Ils m'intriguaient et m'intéressaient, mais comme le font des hommes du passé - comme m'intéressaient les camisards ou les Gueux. Pour mon grand frère, en revanche, William Penn et le poète Whittier étaient bien plus proches, et le pacifisme des "AMIS", comme leur philanthropie lui en imposaient. Il nous en parlait volontiers. Ses deux filles, mes nièces, passèrent des semestres au Collège Quaker de Woodbrooke. Cela leur révéla - et à moi indirectement - le quakerisme moderne avec sa religion vivante et large, véritable effort vers une religion en esprit et en vérité.

Pierre Ceresole avait rencontré les AMIS en 1919 dans une conférence internationale de la Réconciliation. Depuis lors, il nous parla avec admiration de leur fidélité à rendre témoignage à l'esprit de l'Evangile, à leur refus de toute violence, à leur façon constructive de servir.... Lorsque, après la Ire guerre mondiale, les AMIS ouvrirent à Genève un "CENTRE QUAKER", Pierre me présenta les Pickard, Emma Thomas, et je retrouvai parmi eux mon cher professeur d'anglais: Marie Butts.

Puis je lus les "livres de discipline" et d'autres écrits remarquables. Tout ce que je savais des AMIS se coordonna. J'aimai le Quakerisme pour sa largeur doctrinale, mais aussi pour ses exigences morales, pour son esprit de service.

J'ai découvert que, s'il laisse tomber les symboles et signes extérieurs, c'est pour aller directement à l'essentiel: à la substance.

Il supprime les intermédiaires et met chaque croyant en face de Dieu. Il supprime les moyens qui, dans d'autres confessions, aident à créer une



ambiance: musique, liturgie, beauté extérieure. Le Quakerisme cherche le recueillement et le silence.

Il s'efforce de revenir au Christianisme primitif, à l'Evangile, mais à les vivre dans le monde d'aujourd'hui.

Ardemment, je cherchais à le mieux connaître. Ma recherche dura trois ans. Je n'abandonnais pas l'Eglise de ma jeunesse; je désirais continuer à y porter mon témoignage pacifiste, mes préoccupations sociales. Mais je n'y avais plus mon "Home spirituel".

J'avais donc un désir grandissant d'entrer dans la Société des AMIS, mais je sentais aussi qu'il fallait attendre "LA PERMISSION INTERIEURE".

C'est en 1932 que je me sentis enfin libre de faire ce pas décisif. Seulement à part le petit groupe de Britanniques à Genève, il n'y avait pas de quakers en Suisse. Il fallait demander mon admission à Londres, au Friends Service Council. Les Pickard m'engagèrent vivement à la faire, Marie Butts qui m'avait connue tout enfant, et Emma Thomas appuyèrent ma demande..... Elle fut acceptée le 2 décembre 1932, jour de mes 50 ans.

J'étais très heureuse — mais ETAIS-JE REELLEMENT QUAKER ?

Je me rends compte maintenant combien j'étais encore mal préparée à cette démarche.

Je n'avais qu'une vague idée de ce qu'était une communauté quaker, et de ce qu'elle impliquait. Je n'avais fait que rarement l'expérience capitale des AMIS: Celle du recueillement collectif, essence du culte quaker. C'est seulement à l'arrivée à Lausanne des Mingard que nous fondâmes à Lausanne un minuscule groupe quaker et que je découvris les richesses du culte silencieux.

Ses richesses et ses difficultés: l'obstacle que peut être, pour le recueillement, les bruits extérieurs, la tension intérieure... la sécheresse spirituelle. Ensemble, lentement, nous avons fait des découvertes: comment on arrive à se détendre, à devenir disponible et ouvert, comment on se met à l'écoute pour recevoir de Dieu les grâces élémentaires,... et, peut-être, un message pour les autres adorateurs.

Nous avons appris non point à faire taire les bruits extérieurs, mais à les incorporer dans notre méditation; - - - à établir des fils de sympathie avec ceux qui sont en méditation avec nous....

"Le silence pendant lequel chacune de nos âmes se tourne vers Dieu nous portera peut-être ensemble vers de nouvelles régions de l'expérience chrétienne, que nous n'aurions pas pu explorer séparément."

Cette partie de mon itinéraire, elle est loin d'être terminée. Je suis en train d'explorer ce chemin avec vous, mes amis. Puissions nous, ensemble, poursuivre cette expérience qui peut renouveler notre vie spirituelle.

### C O N C L U S I O N

\*\*\*\*\*

Dans cette expérience des AMIS, je retrouve la simple confiance qui, dans mon enfance, banissait la peur; l'expérience de Pascal qui m'a appris le bon usage des maladies, celle de la force qui aide dans les luttes; la joie des exaucements et de l'amitié, la foi aux miracles de l'esprit.

Et maintenant, dans mon âge avancé, j'affirme, avec Pierre Ceresole, que le grand secret c'est "A écouter et à suivre cette voix puissante qui se fait toujours entendre. Au fond, c'est tout mon sens, tout mon être, toute ma vie."

Lu par Hélène Monastier à une retraite d'AMIS, à la  
Prise-Imer (NE), en septembre 1964 .

(Copié par Hildegard Schaumann, en mars 1968 .)